

« *Les représentations de l'identité dans les écritures fictionnelles maghrébines chez le migrant maghrébin.* »

Corpus : Amin Maalouf *Identités meurtrières.*

Azouz Begag *le gone de Châabane.*

Tahar Ben Jelloun *les raisins de la galère.*

Mme Chaouch Ramdane Zineb

Maitre assistante A /Université de Tlemcen.

Le roman francophone contemporain nous propose une autre façon de cerner le monde que celle du roman classique. L'écrivain francophone a les mêmes inquiétudes et les mêmes angoisses que n'importe quel autre écrivain contemporain. La question est, certes redondante mais les interrogations identitaires une fois de plus sont au cœur de cette littérature naissante parfois stigmatisée par une opinion conservatrice.

Tant au niveau du personnage de ces écrits fictionnels qu'au niveau chronotype, une contestation s'annonce fatalement dans une grande majorité de ces romans, ce qui incite à une reconsidération de ces textes revendicateurs. Les œuvres sur lesquelles s'appuient cette réflexion sont : 'Les identités meurtrières', 'le gone de Châabane', 'les raisins de la galère'. Le premier est un essai et les deux derniers sont des romans : ils traduisent un tel malaise identitaire qu'il se traduit à travers une exaltation singulière. Cette singularité subjective frôlant le lyrisme s'est imposée au monde face à une littérature classique.

Christiane Achour s'est largement penchée sur la question dans son « anthologie de la littérature algérienne de la langue française(1990) ». Elle partageât cette production littéraire en deux champs :

-Le premier allant des années cinquante jusqu'aux années quatre -vingt.

-Le second champ allant des années quatre-vingt jusqu'à parution de son livre.

Ils se résument en deux champs distincts, divergents qui informent sur les intentions d'écritures de ses auteurs.

Le premier champ :

Il y'eut création d'écritures réalistes, conscientes montrant une immigration à travers la vision marxiste mais extérieure à la réalité vécue. Une immigration qui connut les clivages aussi bien internes qu'externes, des luttes pour les indépendances, la colonisation puis (pour celle qui survécut) la déchirure de la post colonisation.

Le travailleur-migrant était vu d'une part comme étant opprimé et d'autre part comme étant ancien colonisé d'où une certaine vision dévalorisante de la part du pays d'accueil.

A travers le roman de Driss Chraïbi, « les Boucs », nous notons cet itinéraire ambigu d'une écriture autobiographique révélatrice d'un *moi* explorateur voulant rendre vivantes les différentes images du passé. Il outrepassa les techniques narratives en traitant dans une violence extrême le problème de l'émigration. Il est le personnage –écrivain qui interpelle le monde.

Les écrivains de cette période-là ont voulu casser le mythe de l'émigration qui était un mirage impuissant, cachant un migrant pauvre, impuissant, démuné, dépouillé, toujours solitaire.

D'ailleurs, dans les magazines et reportages engagés des années 70, l'image de l'immigré africain de manière générale, était celle d'un être miséreux, sous prolétaire. Edouard Mills-Affif réalisa un reportage en mettant le doigt sur la misère. Parmi ces migrants dépeints, peu étaient lettrés mais tous prirent avec eux la tradition orale et la transmission chantée. Celle de la nostalgie du pays qui les a vus naître et le rêve toujours persistant du retour à la terre, la pauvreté, la souffrance psychologique et la désillusion que vivaient les migrants en ce temps-là. Le rêve du retour était poignant. Il était un objectif à atteindre.

Le deuxième champ allant des années 80 :

Dans cette seconde partie de la littérature de la migration, il y'eut émergence d'une nouvelle génération d'écrivains née dans l'émigration ou arrivée très jeune en terre d'asile. On étiqueta tout de suite ces écrits-là de littérature-beur.

En effet, « L'œuvre littéraire est histoire, dans ce sens qu'elle évoque une certaine réalité, des événements qui se seraient passés, des personnages mais l'œuvre est en même temps discours, il existe un narrateur qui relate l'histoire ; et il y a en face de lui un lecteur qui la perçoit. A ce niveau, ce ne sont pas les événements rapportés qui comptent mais la façon dont le narrateur les a fait connaître. »⁽¹⁾.

« Il s'agit pour eux, déracinés, déracinés parce que «fils et filles de pères et mères illettrés, déportés économiques des montagnes et des plateaux vers les métropoles de béton de la France d'exister dans la mémoire des cultures grâce aux mots en racontant la jeunesse de la banlieue »⁽²⁾

« L'écrivain singulier se trouve en porte-à-faux et doit réaliser des compromis pour assurer l'équilibre de sa situation. »⁽³⁾

L'écriture paraît à partir *« d'une confrontation de l'écrivain et de la société »*⁽⁴⁾

Elle peut être la concrétisation de la réalité environnementale, concrétisation fragmentée et c'est aux spécialistes de reconstituer le discours qui y est inclus en appliquant, en ayant recours à toutes les théories leur permettant de situer d'une part l'histoire et de la retrouver d'autre part.

L'auteur manipule, agence, façonne et construit une langue qu'il maîtrise. Puis, à partir d'une réalité sociale directe et indirecte, il écrit son œuvre, mais il existe un contexte environnemental direct ou indirect hostile parfois qui rend le cri de ce migrant très « strident ».

Dans la confusion et les balbutiements le migrant essayé de s'exprimer tenant en « otage » l'écrivain qui va déceler bien des traces de ce malaise culturel et identitaire.

L'écrivain maghrébin s'est investi ce nouveau code langagier, il le déconstruit puis le reconstruit en « enfantant » une nouvelle langue qui va accepter la hardiesse de cette perspective. Les soucis de cette nouvelle génération ont dépassé ceux de leurs aînés. Peu leur importait les récits nostalgiques des parents, peu leur importait de partir ou de rester. Leur préoccupation première était la reconstruction

identitaire. Un sentiment de déracinement fort est né comme une plaie constante. Partagée entre les propos de leurs parents et les sentiments hostiles d'un pays d'accueil, cette génération-là se cherchait avec aussi bien la peur que l'appréhension de la déchirure et de l'exclusion. De la honte persistante des bidonvilles à la révolte contre les conditions de vie très précaires cette jeunesse a commencé à questionner son passé et ses origines. Elle hésitait entre l'errance et l'ancrage au pays d'asile.

Qui est soi et qui l'autre ?

Et qui est soi par rapport à l'autre ?

L'installation des parents engendra des questionnements identitaires et des recherches de l'origine réelles ou imaginaires.

Ils se révoltèrent contre le sort réservé à leurs familles et contre l'oubli historique d'un pays « amnésique ». Ils brandirent l'étendard revendicateur.

Les enfants des premiers migrants luttèrent pour exister dans la société française ; leur identité s'inscrivait dans cette perspective. Et la marche d'automne 1983 a révélé leur opinion. Marche à travers laquelle cette jeunesse-là est devenue invisible.

La littérature « beur » :

L'être humain a toujours ressenti ce besoin incessant et très fort de recourir aux différents genres littéraires : Poésie, proses, essai, théâtre, nouvelles, roman ... en ressortant ce cachet particulier qui se mêle à cette belle expression. Ce cachet particulier est son identité.

De Jean Paul Sartre à Roland Barthes jusqu'à Bourdieu, l'écriture est une problématique récurrente. « Un des principaux motifs de la création artistique est certainement le besoin de nous sentir essentiels par rapport au monde »⁽⁵⁾

« Il n'y a d'art que pour et par autrui »⁽⁶⁾

Que signifie l'acte d'écriture ? Comment se définit-on dans cet acte ? Où est la frontière entre moi et l'autre, entre les « différents » moi dans le texte ?

Ecrire c'est parler aussi bien de soi que de l'autre. .

Ecrire c'est s'ouvrir à soi et à l'autre.

Ecrire, c'est entraver les règles, les usages coutumiers, les principes et les convenances. Ecrire, c'est aller vers d'autres bords, d'autres rives sans soucis d'appartenances. Ecrire, c'est affronter un mode d'écriture normatif (d'où une grammaire, une orthographe, une syntaxe ...). Ecrire, c'est laisser en relief, sa propre culture dans une communication avec soi et avec l'autre. Mais écrire dans la langue de l'autre c'est se lancer dans une sulfureuse aventure où le pluriel est roi

Les écrits qu'on appela « écritures » d'urgence prolifèrent. Ce fut des cris forts et hauts du malaise que ces jeunes portaient en eux. Ce fut un appel, une interpellation d'une génération désemparée, privée de repères et de stabilités psychiques.

Et peu importait les défaillances scripturales et stylistiques car cette littérature-là a d'abord répondu à un besoin inassouvi de dire, de dire et de dire dans une certaine rage les profondeurs d'un

moi en mal de vivre en prenant en considération le fait que la littérature c'est raconter sa vie, ses points forts, ses points faibles, ses troubles, ses passions, ses pulsions....

L'écrivain par cet acte personnel inscrit son histoire dans celle de son environnement. Il y abordera des thèmes et des préoccupations toujours liés à soi et à l'autre se rapportant aux questions de coexistence, aux affirmations parfois exacerbées ou exacerbétantes d'appartenances diverses. Et l'histoire est, sera continuellement ce réservoir immense d'événements, de faits, de personnages, d'antagonistes, dont on peut tirer toutes sortes d'enseignements. Et elle se reconstruit, à chaque époque, selon ses propres besoins d'explication et de la vision du monde.

« L'autobiographie a un aspect thérapeutique car elle oblige à la confrontation avec soi-même »⁽⁷⁾
« Et l'autobiographie n'a de sens qu'en relation avec la collectivité dont émerge l'œuvre littéraire »⁽⁸⁾

Ce fut une écriture autobiographique itinérante ambiguë révélatrice du moi explorateur du soi mais en rendant vivantes les différentes images d'un passé qui ne finit pas. Je cite quelques exemples d'ouvrages :

Nacer Kettane (directeur actuel de beur TV et PDG de beur FM) : « Le sourire de Brahim » œuvre qui parle du conflit marquant de l'assimilation de la génération migrante et de l'hybridité culturelle et historique.

Mehdi Lalaoui (écrivain et réalisateur) connu pour son film :

« Les massacres de Sétif un 8 mai 45 » et « le silence du fleuve » film sur les manifestations des algériens à Paris le 17 octobre 61. Il a écrit aussi « les beurs de Seine » en 1986.

Les témoignages relatés à travers leurs écrits étaient fidèles à la réalité vécue et subie. Dans une violence extrême, le roman d'expression française en traitant du problème de la migration a bousculé les techniques narratives «Témoignage autobiographique occulte l'exigence de la qualité littéraire». ⁽⁹⁾

C'est ainsi que la littérature « beur » s'est constituée et qu'elle acquerra un espace littéraire francophone. Ce fut un véritable phénomène culturel, linguistique, social. Un nouveau corpus de texte se constitua s'accaparant ainsi l'espace d'écriture francophone.

Ce corpus regroupe des textes maghrébins écrits dans un contexte national par des auteurs voulant affirmer leur identité marocaine, algérienne et tunisienne.

La thématique choisie répond à une situation historique d'où un malaise certain par rapport à leur état d'anciens colonisés et toutes les entraves qui en découlèrent.

Certains auteurs comme Assia Djebbar, Malek Haddad, Khatibi ont souligné cette relation avec la langue en justifiant le choix du Français qui est aussi évident qu'inévitable et en faisant l'éloge de l'Arabe qui est la langue maternelle :

« La partie de la langue maternelle des premières années que j'ai passées avec ma mère avant la séparation est plus dense malgré l'acquisition plus importante d'autres par observation ou par étude ...le reste, c'est vraiment des acquis : j'ai écouté les Laobés , j'ai écouté les griots , j'ai écouté les musiciens , j'ai écouté les mystiques , j'ai marché la nuit ...ça m'a permis d'acquérir et de renforcer une langue pour mon écriture . »⁽¹⁰⁾

Le brassage des cultures, des langues, et des identités peut inévitablement mener vers une cohabitation des êtres en s'acceptant et en s'enrichissant les uns les autres.

La littérature de migration porte en elle des critères associant les littératures nationales tout en remettant en question la notion de l'identité nationale comme concept faisant référence à une population née dans le pays de l'Autre, partageant ses valeurs et ses conditions de vie sociale. Elle traite d'un clivage littéraire où est décelé une écriture décentrée, déterritorialisée contestant une idée « monolithique » de l'identité. Ces jeunes écrivains aux appartenances culturelles multiples s'efforcent de sortir du ghetto dans lequel ils furent confinés en élaborant à travers une sublimation extrême des productions littéraires.

Grâce à leur force de questionnement identitaire, ils mirent en place une pratique transculturelle à travers laquelle se croisent mémoires, cultures. La trans-culturation dissimule deux aspects, à savoir La déculturation (par rapport à sa culture d'origine) et la culture (par rapport à la culture du pays d'accueil) : processus inévitable mais laissant un résidu d'un malaise confus fragilisant son identité. D'autres aspects sociaux vont apparaître et qu'il faut définir à travers une vision anthropologique, j'en cite : La déculturation, la culture.

Que se passe-t-il pour le migrant au contact de cette nouvelle culture ? Que doit-il faire de sa culture d'origine ? Quelle identité culturelle se construire ?

Pourra-t-il appartenir à deux ou trois cultures ? Quel en est l'impact sur son identité ?

Qu'a engendré cette « mutation » culturelle ?

Mais la crise qu'il va lui falloir affronter, c'est celle du regard de l'autre envers sa propre culture. Sa culture n'est pas respectée ; elle est bafouée même. Phénomène à travers lequel, il découvrira les disparités et les dissemblances. Dans différents contextes multiculturels, l'individu migrant commence à composer avec les spécificités des dissemblances.

Identité et construction culturelle :

En sachant que l'identité culturelle est un sentiment complexe d'appartenance à un groupe ethnique, l'individu n'en ressent l'importance et l'impact qu'au moment du changement.

Les migrants sont souvent considérés comme étant inférieurs mais ils bénéficient d'un point certain: ils s'adaptent à une situation multiculturelle surprenante. Tel est l'atout premier de leur bigarrées et cela surtout à l'extérieur du noyau familial C'est ainsi qu'il plonge dans une crise identitaire. « Mutation » culturelle. Et la crise auxquelles il se retrouve confronté, c'est celle du regard de l'autre envers sa propre culture. Sa culture n'est pas respectée ; elle est bafouée même. Phénomène à travers lequel, il découvrira les disparités et les dissemblances. Dans différents contextes multiculturels, l'individu migrant commence à composer les spécificités des dissemblances. C'est ainsi que les chercheurs ont catégorisé cet aspect encore au sein de bien des débats. On parle de quatre catégories d'identités culturelles et que nous allons juste citer (en prenant le soin d'en parler plus amplement dans un autre travail de recherche).

1-L'identité biculturelle (ou intégrée)

2-L'identité au profil flou (ou marginalisé)

3-L'identité au profil ancré dans l'ethnie (distinct)

4-L'identité orienté vers le pays d'accueil (ou assimilé)

Les jeunes migrants oscillent entre une identité culturelle du pays hôte et celle de leur pays, de celui de leur parent. Cependant, tout en effleurant que partiellement la question, il est à noter que si l'identité culturelle est la forme la plus complexe de l'identité, il n'en ressort pas moins que c'est la forme la plus répandue et la plus courante. Elle implique une négociation permanente et un équilibre entre deux cultures ou plus. Donc entre individus adaptés à la culture du pays d'accueil et d'autres présentant quelques individus, nous notons que l'exemple peut apparaître aussi dans le texte maghrébin d'expression française et où le sujet parlant se dit être toujours en terme de « je suis un autre, je suis un étranger, je suis un exilé

« Oui, partout, dans chaque société divisée, se trouvent un certain nombre d'hommes et de femmes qui portent en eux des appartenances contradictoires, qui vivent à la frontière entre deux communautés opposées, des êtres traversés, en quelque sorte, par les lignes de fracture ethniques ou religieuses ou autre »...⁽¹¹⁾

Et s'il se conçoit une identité d'exilé, il se sentira toujours étranger. Dès qu'un homme a quitté sa terre natale, il se sent étranger et cette impression profonde le poursuivra jusqu'au bout. Pourtant, parfois l'exil n'est pas uniquement géographique mais mental; l'Homme, ce « promeneur » solitaire est un errant. Il est d'ici et d'ailleurs mais un ailleurs indéfinissable et seule l'écriture migrante a cette aptitude à traduire son errance.

Grâce aux textes multiples où la figuration de la quête identitaire est omniprésente ils interpellent le lecteur. Et la construction souvent binaire de leurs récits met en exergue les antagonistes culturels sociaux, civilisationnels, linguistiques. L'imaginaire produit l'imprévisible à partir d'une identité fragmentée partagée entre deux cultures, deux rives, deux univers complètement différents L'écrivain-personnage dans le roman « le gone de châabane »⁽¹²⁾

Trouve dans les études le moyen d'échapper au sort qui lui était réservé. L'accès au savoir lui donnera la possibilité d'être traité d'égal à égal avec le Français de son âge. Il assume lui-même la narration de son propre moi dans un mode d'énonciation autobiographique. L'enfant-narrateur met son « je » au service d'un « nous » collectif souffrant de solitude et d'isolement au sein d'une société opaque.

« On sait que la plupart des littératures émergentes se signalent ainsi, par des récits d'enfances permettant une description plus aisée, plus naïve de leur espace référentiel pour les lecteurs nécessairement extérieur à cet espace qui les accueille d'abord. L'enfant est aussi à son corps défendant une sorte de passeur culturel, inséparable du statut des littératures émergentes ».⁽¹³⁾

Et dans la naïveté et l'innocence apparaissent la gravité des faits rapportés aux yeux d'une société d'accueil qui ne sait quelle place accorder à ces migrants.

A travers cette trame narrative, il dépeint le tableau de l'émigration dans un autofictionnel émouvant et qui met à nue deux générations antagonistes et complémentaires de migrants. Les procédés d'écritures laissent apparaître l'hybridation et l'hétérogénéité où beaucoup de faits linguistiques disparates sont mis en mis ensemble. « Ecritures transnationales et transculturelles (...) opère le passage de la transe au paradigme du trans de l'identité assignée à celle de la traversée. Elles mettent en scène des identités de parcours, d'itinéraires, non fixées sans être totalement dans l'éclatement. Ce sont des écritures de l'entre-deux, de la béance, de l'interstice, de l'enracinement » explique Régine Rolin.

Procédé d'écriture lequel va donner une figuration à la recherche identitaire. La sensation d'appartenance identitaire du migrant est confuse du fait d'un sentiment fort de migration refusant et reniant l'ancrage et la sédentarité identitaire. Quant à l'enfant-migrant, étant né dans un « non » lieu ou un « hors » lieu ou mieux encore dans un lieu pluriel conteste les catégories identitaires ou nationales. Son chemin, à la croisée des difficultés communautaires diverses n'est pas balisé : il est l'enfant de la « non-identité.

Et le « je » sensible du personnage fictionnel n'est autre qu'un « je » réel mis au service du « nous » collectif de la communauté terrée jusque-là dans le silence et l'ombre car même en lui donnant la parole à travers cette nouvelle littérature qui se conçoit Que signifie l'acte d'écriture ? Pourquoi écrit-on ?

«Je suis d'abord auteur, j'écris en Français: il paraît qu'on nomme cela francophone. » ⁽¹⁴⁾

«Pour autant mon identité n'est pas soluble dans le noir. J'ai une vie, une histoire propre qui influence ma sensibilité d'auteur. Tout cela forme un ensemble qui produit une littérature qui est la mienne» ⁽¹⁵⁾

Et se défilent des clichés qui stigmatisent les personnages de manière à les personnaliser dans des représentations « hyperbolique », donnant une coloration ironique au texte. « Binouar de la femme ou ses rondeurs de femme publique » ⁽¹⁶⁾

« Elle est habillée comme ma mère lorsqu'elle fait la cuisine : un binouar orange, des claquettes aux pieds et un foulard rouge qui lui serre la tête » ⁽¹⁷⁾.

Et l'étrangeté et la différence apparaissent dans la narration à travers la vision et la manière d'exister de l'autre transmis par le biais de l'écriture à partir du processus de reproduction du réel dans l'imaginaire.

Le « je » introducteur de l'enfant-personnage distribuant les rôles dans une pluralité actancielle offre une possibilité d'ouverture sur les antagonismes, la richesse métissage. Les pratiques culturelles et linguistiques cohabitent, s'entrecroisent et s'acceptent dans la vision implicite de « l'enfant »-narrateur. A travers le préfixe trans, les qualités de ce personnage ressortent: transitionnel, transgressif, transformateur, transactionnel, transculturel ...

Il est le narrateur qui adopte une focalisation interne et suivant son point de vue, il évolue dans différentes étapes d'apprentissage. Dans sa quête identitaire, de l'enfant vers l'adulte son regard

transgresse l'instance narrative. Il se cherche, se perd, se transforme mais se construit. Et l'enfant-personnage devient le personnage-adulte. Son regard rend l'autre accessible. Le choix de la syntaxe du roman autour d'une opposition actancielle introduit ce « je » qui ne renierait et ne trahirait point le « nous » mais n'entraînerait pas non plus le mépris d' « eux ». Voilà la résolution actancielle autour de laquelle s'efforce de se positionner identitairement le personnage symbolique de cette 2ème génération. Il est le personnage extérieur/intérieur des deux groupes mais il aussi le pôle unificateur. Le malaise ; le mal être ; la souffrance individuelle provoquée par la situation de l'entre-deux confus a permis de panser sa blessure identitaire. L'identité ambiguë ; problématique portée comme un fardeau évolue en une identité construite et assumée. L'altérité énigmatique « triomphe ».

Dualité identitaire chez la femme dans l'œuvre maghrébine :

En plus d'une lutte à travers les parcours du migrant, une problématique va naître ; celle encore plus profonde, plus sensible, plus délicate, de la femme. De la femme-migrante qui venue de pays aux traditions ancestrales de soumission à l'homme va se retrouver confrontée à une société qui va l'aider à se libérer. Plusieurs figures de femmes vont surgir car d'une vie silencieuse, docile, elles vont s'affranchir. Ecartelées entre deux cultures, deux conceptions parfois contradictoires elles vont chercher leur voie à travers l'histoire. Les exemples que nous pourrions relater à partir de l'œuvre de Tahar Ben Jelloun sont forts nombreux mais nous en choisissons celui de Nadia, la protagoniste de son roman « les raisins de la galère ». La narration des faits de ce roman s'ouvre sur deux personnages féminins à savoir Nadia et sa sœur : deux personnages dont la conception de la vie est différente l'une de l'autre.

La révolte a commencé à naître chez Nadia en ce jour inoubliable du mariage de sa sœur qui était de six ans son aînée. Nadia en avait 10 en ce temps-là ! Ses parents la marièrent à un « bon » musulman qui allait faire d'elle une femme « soumise » et « obéissante ». « *Sûr de lui, content de lui, il aime se faire servir. Sa femme est aussi sa bonne* »⁽¹⁸⁾.

Nadia, protagoniste, enfant-héroïne refuse de se plier au poids des traditions ténébreuses et avilissantes qui ne pouvaient qu'entraver ce combat qui commençait. « Leur mariage était mon plus mauvais souvenir. Ce fut aussi un moment décisif dans ma vie. J'étais chargée par les parents d'aller recueillir le drap dans lequel ma sœur avait perdu sa virginité »⁽¹⁹⁾.

Dans la colère et la révolte et en plus de sa quête identitaire et culturelle ...une autre forme de combat naîtra : celle d'une condition la réduisant dans son statut. La lutte du migrant maghrébin est-elle celle de la migrante maghrébine ??? Le combat de Nadia est celui de ces jeunes filles pour qui, il s'agit de se construire une identité cohérente en ayant sous les yeux une multitude de références possibles et parfois contradictoires. Cette recherche de conciliation entre les deux pôles qui les constituent prendra, de manière récurrente, une forme autobiographie que cela soit à travers leurs propres plumes ou à travers celles d'autres écrivains comme Tahar Ben Jelloun.

La bataille pour l'émancipation de la femme pour l'acceptation des dialogues entre les différentes cultures apparaît à travers ces témoignages. Il met en scène une petite fille qui, du haut de ses dix ans,

prononce le «je». Dans son langage, elle proclame haut son statut en ayant un pied sur chacune des rives. Son père l'envoie à l'école pour apprendre à écrire son nom et elle en revient triomphante puisque sans faire trop d'efforts, elle est classée toujours première au grand étonnement qui associe cette réussite au sort que la voisine a dû leur jeter de sa mère. Par le biais d'un langage enfantin, le lecteur a d'abord vu dit le bouleversement de repères qui s'entrechoquaient chez une petite fille mais qui, avec la complicité d'un père compréhensif a commencé à discerner la voie à suivre.

«Fais ce que tu veux. Tu es celle qui ne me donne aucun souci. Tu es mieux que tes frères, qui, se croient tout permis depuis qu'on leur a dit qu'ils étaient des hommes »⁽²⁰⁾

Cette aventure de reconnaissance, d'affirmation de soi s'entrecroise avec celle d'un père qui refuse que sa fille connaisse le même sort que sa mère qui élevée au village selon un modèle précis y est restée fidèle. Elle fait le ménage, s'occupe des enfants, se soucie de leur hygiène alimentaire et physique...Il lui faut être docile, obéissante, conciliante et silencieuse. « Entre ma mère et moi, se dressait un tel mur d'ignorance que je ne pouvais discuter avec elle »⁽²¹⁾. Nadia est le personnage –clé qui concilia l'inconciliable en domptant plusieurs pôles car s'entrecroisent en elle le féminin, le masculin, l'europpéen, le maghrébin, le contraste des cultures. La parole émigrante est un cri, une métaphore.

Grâce à la collusion des registres sémantiques et culturelles, l'écrivain-monde en juxtaposant, en laissant communiquer deux langues, deux identités invitant le migrant à s'ouvrir à l'interculturel, en occurrence à l'universalisme. Donc soumis à cette épreuve pouvons-nous construire une identité ? Pouvons-nous à l'épreuve du bilinguisme construire une identité harmonieuse ?

Références

1. http://www.limag.refer.org/Theses/DEA_Ghellal.PDF
2. Anthologie de la littérature algérienne de langue française. Histoire littéraire et anthologie (1834-1987), Christiane Achour, Alger-Paris, Enap Bordas, 1990, Chapitre (écriture de la migration) p173-189
3. L'institution de la littérature, Dubois Jacques, EspacesNord, 1978, 161.
4. Roland Barthes, Le degré zéro de l'écriture, p.16
5. Sartre Jean Paul, Paris, Gallimard, 1948, p46.
6. Ibid. p50
7. Interview de Ker Bugul du 10 Mars 2006 dans le Hall d'un hôtel parisien .Site p26 .
8. Dire le social dans le roman francophone contemporain, Justin K.Bisanswa, Honoré Champion, p349, 2011 .
9. Entretien avec Ken Burgul et Christian A. site <http://www.Revuerelief.Org>. Le 18 /2/2012.
10. ¹Littératures des immigrations, Charles Bonn, Paris le Harmattan, t1, 1995.
11. Identités meurtrières, op.cit.
12. Le gone de Chaabane, op.Cit.p59
13. Interview accordée à Victoria Kaiser et Marie Colombe Afaota le 10 mars 2006 cité dans le roman francophone de la migration, Elodie Carline Tang, p30.
14. ¹Interview de LéonoraMiano à la table ronde organisée le 26 Avril 2011, op .cit p44.

15. Interview de Leonora Milano.op.cit
16. Le Gone de Chaâba, Azouz Begag, Paris, Le Seuil, L'Harmattan, p77, 1995
17. Ibid. p70
18. Les raisins de la colère, Tahar Ben Jelloun, 1996, p7.
19. Ibid.
20. Op.cit. p8.
21. Op.cit. p11.